LA CULTURE COMME DEFINITION

PLAN

1. Le problème de la nature humaine
2. L'homme est un être culturel
3. L'écueil ethnocentrique

1. LE PROBLEME DE LA NATURE HUMAINE

règne naturel / règne humain

déterminisme universel / liberté

« Toute chose dans la nature agit d'après des lois. Il n'y a qu'un être raisonnable qui ait la faculté d'agir d'après la représentation des lois, c'est-à-dire d'après les principes, en d'autres termes qui ait une volonté. Puisque, pour dériver les actions des lois, la raison est requise, la volonté n'est rien d'autre qu'une raison pratique. »

***Fondements de la métaphysique des mœurs* – deuxième section**

définition *a priori* / définition *a posteriori*

il n'y a pas de nature humaine

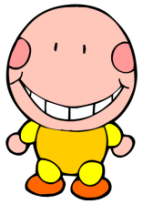
SARTRE

chez l'homme, l'existence précède l'essence

Essence = ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est.

Existence = caractère d'un être que la sensibilité peut saisir.

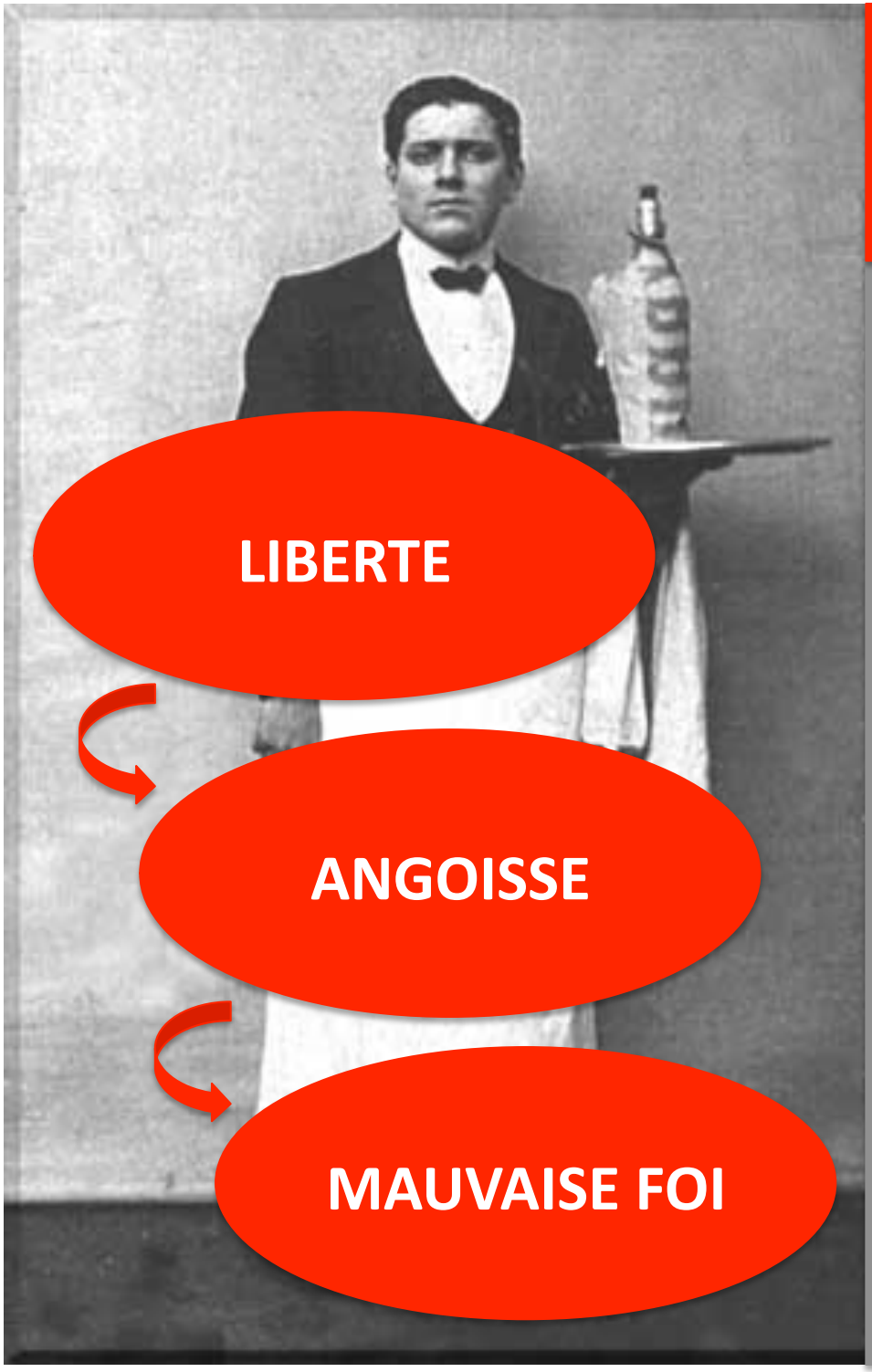
Pour **les objets**, **l'essence est première**.

Pour **l'homme**,  **l'existence est première**.

L'homme n'a pas de nature, il a une condition.

(…) si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et cet être c'est l'homme (…). Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente, et qui est pour la plupart d'entre nous postérieur à ce qu'il s'est fait lui-même. Je peux vouloir adhérer à un parti, écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus original, plus spontané que ce qu'on appelle volonté. Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. »

Sartre – *L'Existentialisme est un humanisme*



L'homme est un être « qui n'est pas ce qu'il est, et qui est ce qu'il n'est pas ».

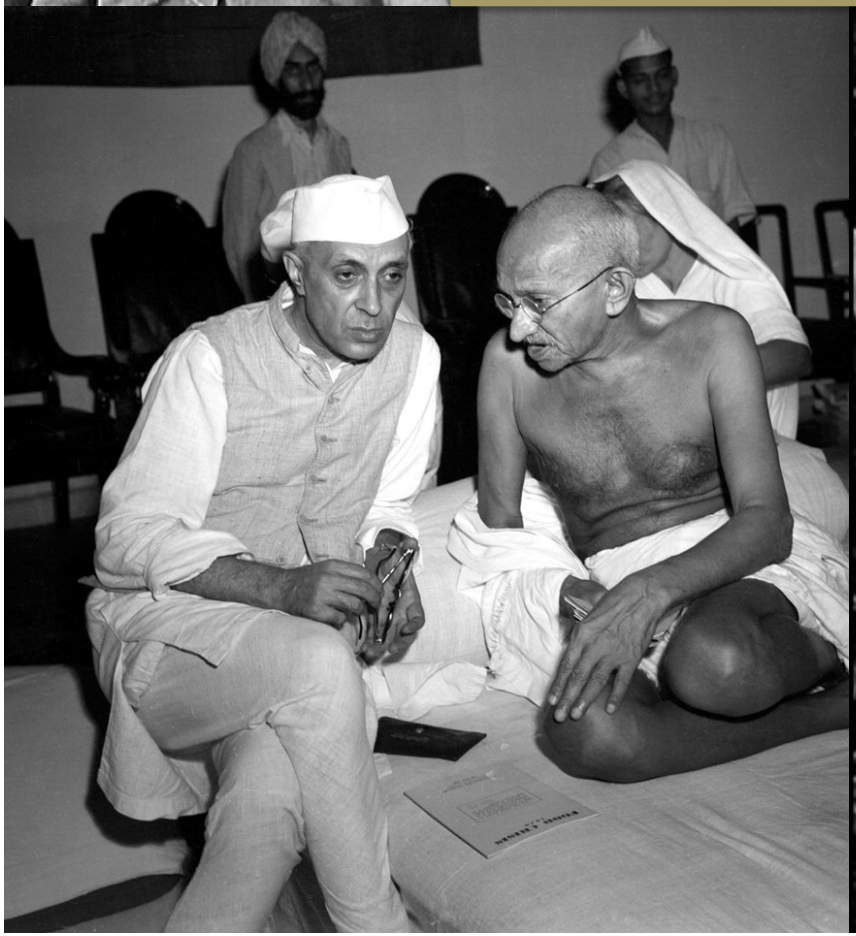
« Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. »

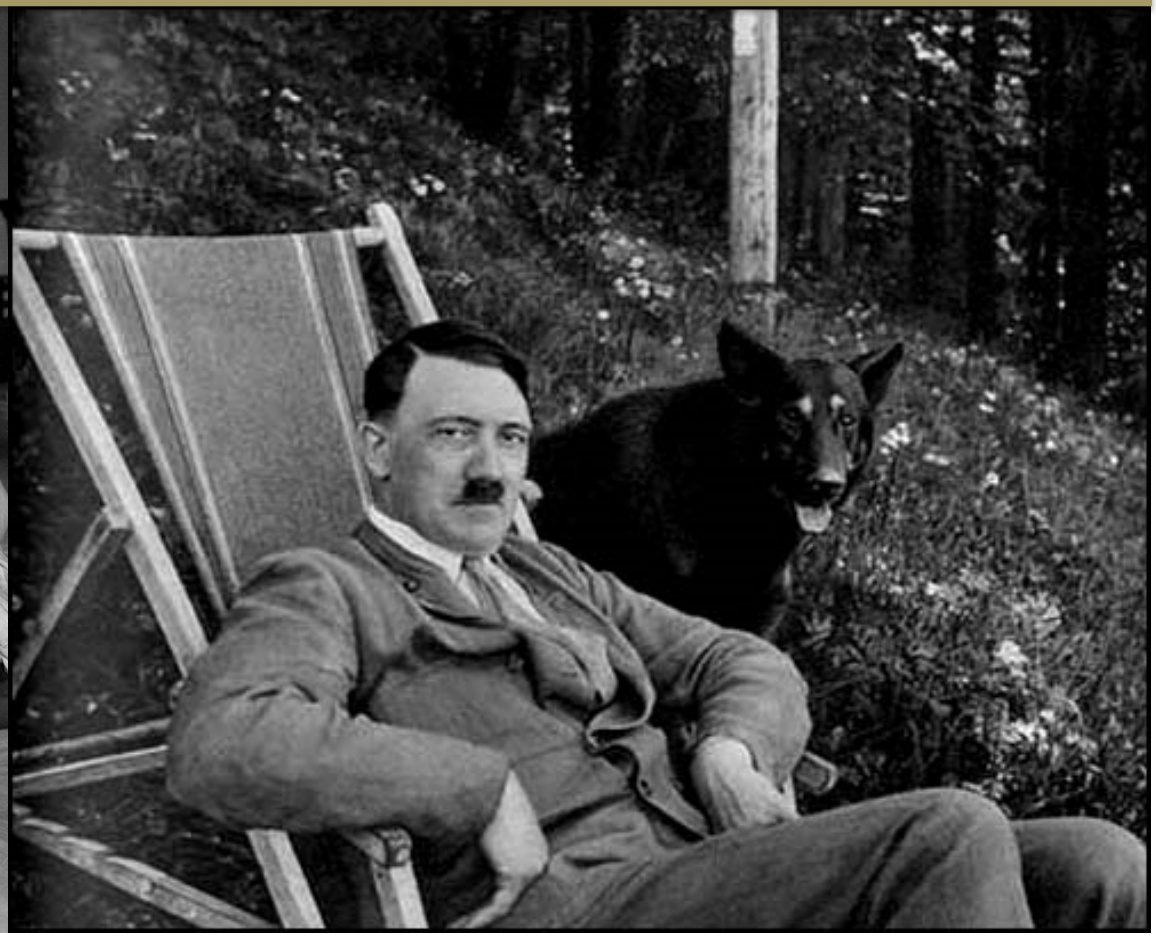
Sartre – *L'Etre et le Néant*

« J'ai connu, pendant que j'étais captif, un homme assez remarquable qui était jésuite ; il était entré dans l'ordre des Jésuites de la façon suivante : il avait subi un certain nombre d'échecs assez cuisants ; enfant, son père était mort en le laissant pauvre, et il avait été boursier dans une institution religieuse où on lui faisait constamment sentir qu'il était accepté par charité ; par la suite, il a manqué un certain nombre de distinctions honorifiques qui plaisent aux enfants ; puis, vers dix-huit ans, il a raté une aventure sentimentale ; enfin à vingt-deux ans, chose assez puérile, mais qui fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase, il a manqué sa préparation militaire. Ce jeune homme pouvait donc considérer qu'il avait tout raté ; c'était un signe, mais un signe de quoi ? Il pouvait se réfugier dans l'amertume ou dans le désespoir. Mais il a jugé, très habilement pour lui, que c'était le signe qu'il n'était pas fait pour des triomphes séculiers, et que seuls les triomphes de la religion, de la sainteté, de la foi, lui étaient accessibles. Il a donc vu là une parole de Dieu, et il est entré dans les ordres. Qui ne voit que la décision du sens du signe a été prise par lui tout seul ? On aurait pu conclure autre chose de cette série d'échecs : par exemple qu'il valait mieux qu'il fût charpentier ou révolutionnaire. Il porte donc l'entière responsabilité du déchiffrement. »

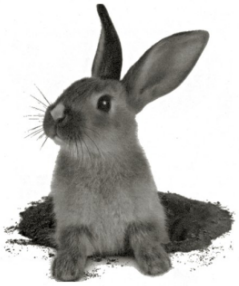
Sartre – *L'Existentialisme est un humanisme*

L’homme se définit par ses actes.

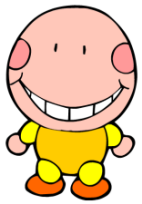




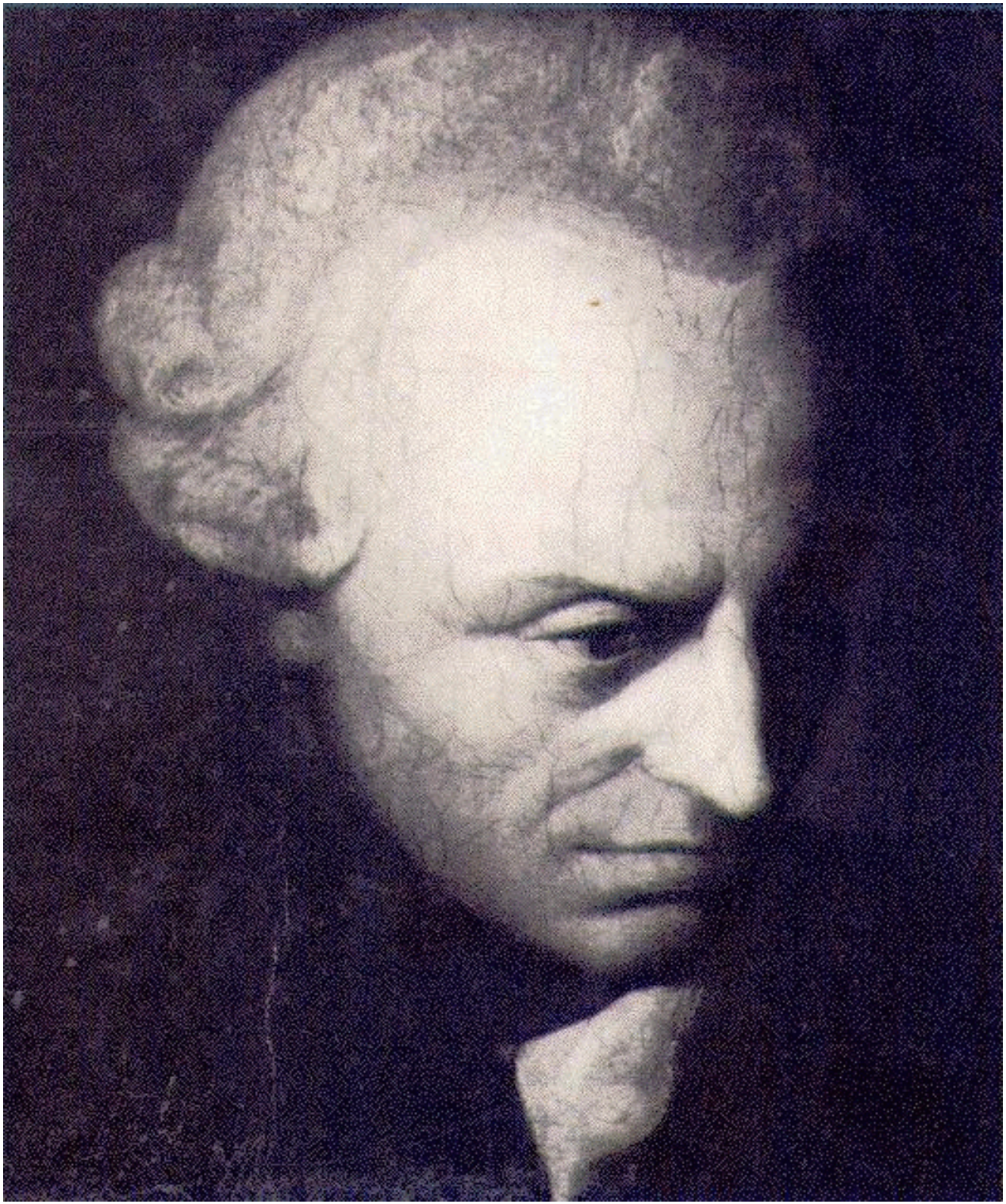
2. L'HOMME EST UN ETRE CULTUREL

Instinct : 

programme strict que la nature impose aux animaux.

Culture : 

A. Ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer l'esprit.
B. Ensemble des représentations et des comportements d'une société.



« La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison. La nature, en effet, ne fait rien en vain et n'est pas prodigue dans l'usage des moyens qui lui permettent de parvenir à ses fins. Donner à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, c'est déjà une indication claire de son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. L'homme ne doit donc pas être dirigé par l'instinct ; ce n'est pas une connaissance innée qui doit assurer son instruction, il doit bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte d'aliments, l'invention des moyens de se couvrir et de pourvoir à sa sécurité et à sa défense (pour cela la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et aussi bien la bonté de son vouloir, doivent être entièrement son œuvre. »

Kant – ***Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique***

Extrait de *Comment vivre ensemble quand on ne vit pas pareil ?*

6 LE MONDE EST NOTRE MAISON, SON MOBILIER EST IMPORTANT !

(Philippe Descola)

On peut dire que la culture est ce qui organise la façon dont nous meublons notre monde – de même que la façon dont nous meublons l'endroit où nous vivons reflète l'organisation de notre vie. C'est un peu comme dans un immeuble : les appartements changent d'aspect en fonction de la manière dont chaque famille organise son existence et dispose les meubles, les ustensiles et les objets. Mais ce mobilier qui varie dans chaque appartement présentera cependant des traits communs à l'intérieur d'une même culture et sera très différent du mobilier d'autres cultures – dans lesquelles on choisit de dormir dans des hamacs plutôt que dans des lits, ou de manger assis sur des coussins plutôt que sur des chaises.

Nous, les anthropologues, nous observons et analysons le mobilier des mondes, et la façon dont il est à la fois l'expression et la condition de la vie sociale, des relations entre les hommes et les femmes, entre les parents et les enfants, des valeurs, des systèmes politiques, etc. L'anthropologie permet de comprendre quel aspect, quelle dimension des choses une culture a choisi d'accentuer, ou au contraire d'ignorer, par rapport à d'autres.

C'est une connaissance indispensable pour échanger et partager avec les autres, y compris avec des hommes et des femmes très éloignés de nous : on ne peut avoir des rapports intéressants avec les autres que si l'on sait plus ou moins qui l'on est et si l'on ne se ressemble pas trop ; sinon, la monotonie gagne, puis l'uniformité.

5 QU'EST-CE QU'UNE CULTURE ?

(Philippe Descola)

Chaque humain compose un monde qui lui est propre à partir des éléments qu'il a détectés dans son environnement et en fonction des habitudes de vie qu'il a prises depuis l'enfance. Ce monde a beaucoup en commun avec les mondes composés par d'autres humains proches de lui (proches parce qu'ils vivent dans le même village, la même région, le même pays, parce qu'ils ont la même histoire, le même mode de vie, la même langue). Le chevauchement de tous ces petits mondes forme un ensemble que l'on appelle « la culture ».

La culture d'un groupe humain, c'est la façon dont ce groupe perçoit et organise son monde, en tenant certaines choses pour acquises, sans que cela soit vraiment réfléchi. En Europe et en Amérique du Nord, par exemple, les moutons et les automobiles ne sont pas traités comme des personnes, on ne peut pas leur faire de procès : dans notre culture, les humains et les non-humains sont perçus comme ayant des qualités très différentes. Le fait que les humains parlent, s'imposent des règles, inventent des techniques, suffit pour nous à en faire une classe d'êtres à part (bien que la chimie et la physique des corps humains soit la même que celle des corps animaux et végétaux).

Les premiers Européens qui débarquèrent sur le littoral du Brésil furent très étonnés par ces groupes humains qui ne présentaient aucune des caractéristiques des royaumes d'Europe. En rentrant chez eux, ils ont donc rapporté que ces Indiens étaient « sans foi, sans loi, sans roi ». Sans foi, c'est-à-dire sans religion, parce qu'il n'y avait aucun des signes extérieurs de la religion connus des Occidentaux (pas de culte, pas d'églises, pas de clergé). Sans loi parce qu'il n'y avait aucun système juridique visible. Sans roi parce qu'il s'agissait de sociétés sans chef.

Ailleurs, dans d'autres cultures, on tendra au contraire à traiter les non-humains comme des humains du fait des qualités sociales ou psychiques qu'on leur prête ; on trouvera alors normal, en Amazonie ou en Sibérie, par exemple, de demander à un animal que l'on chasse de ne pas se venger, ou encore de faire fouetter une montagne pour la punir de s'être mal conduite.

Ce à quoi nous sommes attachés, la manière dont nous organisons notre vie commune, les forces invisibles auxquelles nous croyons ou non, les liens de parenté, tout cela fait partie du mobilier de nos mondes et existe de façon si spontanée pour chacun d'entre nous que l'on peine parfois à comprendre que d'autres, ailleurs, n'ont pas tout à fait le même mobilier.

9 NOUS, ÊTRES HUMAINS, QUE PARTAGEONS-NOUS VRAIMENT ?

(Joël Candau)

Une première réponse s'impose : outre notre nature sociale (nous vivons en groupe), les humains partagent une nature puissamment culturelle : c'est elle qui signe l'identité de notre espèce (*Homo sapiens*). Chaque être humain, sans exception, est culturel au sens anthropologique de ce terme : cela signifie qu'il a en commun avec certains de ses semblables des manières d'être, de faire, de penser qui ne sont pas des automatismes biologiques (comme la digestion ou le sommeil) et qui sont à l'origine de la diversité culturelle. Cette aptitude naturelle à la culture s'exprime massivement dans l'environnement sous des formes très variables : institutions sociales, objets, langage, savoir-faire, etc.

On compte de nombreux autres traits communs à tous les êtres humains. La mobilité, par exemple, qui est à l'origine des migrations et qui, historiquement, est une constance de notre comportement : nous nous déplaçons, nous changeons de territoire en fonction de nos envies et de nos besoins, et nous sommes capables de nous adapter à de nouveaux environnements.

Nous avons d'autres traits en commun, bien entendu : la curiosité intellectuelle, l'humour, une aptitude à coopérer au-delà du groupe d'appartenance (c'est-à-dire au-delà de notre famille, de notre « communauté », de notre pays, etc.) ou (et c'est une caractéristique moins flatteuse) notre nature de super-prédateur qui menace d'extinction un grand nombre d'autres espèces vivantes. Tous ces traits sont liés à notre nature culturelle.

À quoi doit-on notre nature profondément culturelle ? On l'explique souvent par la puissance du cerveau humain. Ce point de vue est exact, mais il oublie un fait essentiel : notre cerveau est si puissant parce que le contexte socio-culturel agit sur son extraordinaire plasticité. Cela signifie que notre cerveau est façonné non seulement par l'évolution mais aussi par la culture.

On appelle plasticité du cerveau la capacité qu'a ce dernier de s'adapter en fonction des expériences vécues.

C'est un trait fondamental que nous partageons tous, pour le meilleur mais aussi pour le pire. En effet, en fonction de nos choix politiques et culturels, l'effet prolongé de l'environnement social sur nos cerveaux peut favoriser l'expression de nos aptitudes les plus nobles (l'art, la science, la solidarité) ou les plus détestables (les discriminations, le racisme, les guerres, le terrorisme) qui nous font alors malheureusement oublier l'unité du genre humain.

*"culture" en chinois.

3. L'ECUEIL ETHNOCENTRIQUE

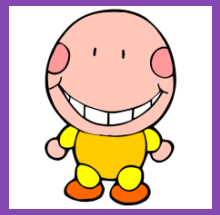
NATURE / CULTURE

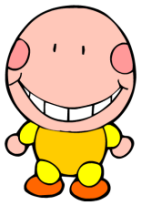
INNE / ACQUIS

ARTIFICIEL

NORMAL : ce qui obéit strictement à une règle fixée, et qui par conséquent doit être.

NORMAL =





ethnocentrisme : confondre ses habitudes avec la norme.

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. »

Montaigne – *Les Essais*

« Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale. (…) L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement – il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal par opposition à la culture humaine. (…)

Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus instinctive de ces sauvages mêmes. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. (…) L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent elles-mêmes d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois (…) les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus ou même de la nature humaine, mais qu'ils sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes avaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des Blancs prisonniers, afin de vérifier, par une surveillance prolongée, si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction. (…) Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel, que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plu complètement avec celles qu'on essaie de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*

« Chacun appelle
barbarie
ce qui n'est pas de son
usage. »
Montaigne

« Le barbare,
c'est celui
qui croit à la barbarie. »
Lévi-Strauss

Croire à la barbarie…

« Les Juifs ne sont unis que quand ils sont contraints par un danger commun ou attirés par une proie commune. Si ces deux motifs disparaissent, l'égoïsme le plus brutal reprend ses droits, et ce peuple, auparavant si uni, n'est plus en un tournemain qu'une troupe de rats se livrant à des combats sanglants. Si les Juifs étaient seuls en ce monde, ils étoufferaient dans la crasse et l'ordure. »

Adolf Hitler, *Mein Kampf*

CONCLUSION

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. (…)

Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume : et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. »

Descartes – première partie du *Discours de la méthode*